

CHAPITRE II

With Many Cares & Toils Oppres'd... ¹

*Lettre d'Edgar Allan Poe à John Allan, 19 mars 1827:*²

Richmond, Lundi
Monsieur,

Après le traitement que vous m'avez infligé hier et la scène qui s'est déroulée entre nous ce matin, je suppose que vous ne serez pas surpris du contenu de cette lettre. Je me suis enfin décidé à quitter votre maison et à trouver dans ce vaste monde une place où je ne serais pas traité de la manière insupportable dont vous m'avez traité. Cela n'est pas une décision hâtive, mais au contraire mûrement réfléchie depuis longtemps et, par conséquent, irrévocable. Vous vous imaginerez peut-être que je suis parti sur un coup de tête et souhaite déjà revenir, mais je vous assure que cela n'est pas le cas. Je vais détailler les raisons qui m'ont poussé à partir et vous pourrez ainsi juger par vous-même :

Depuis que j'ai appris à réfléchir, toutes mes pensées ont été concentrées, comme vous m'y avez vous-même encouragé, sur l'acquisition d'une position respectable dans la société ; or celle-ci ne peut être obtenue sans bonne éducation, éducation que je ne saurais trouver dans une école primaire. Des études à l'université sont donc ce que j'ai désiré le plus ardemment, et vous m'aviez conduit à croire que, dans un futur proche, ce souhait pourrait être réalisé ; or, dans un moment de caprice, vous avez anéanti cet espoir, et ce parce que j'ai eu l'audace d'exprimer une opinion en désaccord avec la vôtre, opinion qu'au demeurant je fus forcé d'émettre. De plus, je vous ai entendu dire (quand vous ne saviez pas que je pouvais vous entendre, et vous vous exprimiez donc en toute franchise) que vous ne ressentiez que très peu d'affection pour moi.

Vous m'avez enfin ordonné de quitter votre maison, me reprochant constamment de me nourrir du pain blanc de l'Oisiveté, alors que vous, et vous seul, auriez pu remédier à cet état de chose en me trouvant une situation. Vous prenez d'ailleurs plaisir à critiquer mes défauts en présence des personnes que vous croyez susceptibles de promouvoir mes intérêts en société.

Je ne peux plus longtemps supporter vos attaques, et j'ai donc décidé de partir. Je vous demande de me faire suivre la malle contenant mes effets personnels et mes livres ; et si vous ressentez encore la moindre affection pour moi, la dernière chose que je demanderai à votre générosité, afin d'éviter que la prédiction que vous faisiez ce matin s'accomplisse, serait que vous m'envoyiez le plus d'argent possible afin de couvrir les frais de mon voyage jusqu'à l'une des grandes villes du Nord, ainsi que mes frais de séjour pour un mois ; d'ici là, j'aurai trouvé une situation qui me permettra non seulement de vivre, mais de faire quelques économies afin de pouvoir payer mes études à l'université.

Veillez expédier ma malle à la Court House Tavern ; je vous supplie de m'envoyer de l'argent tout de suite, vu que je suis dans la plus grande nécessité. Si vous ne donnez pas satisfaction à ma demande, j'ai peur des conséquences.

Sincères salutation, etc.,

Edgar A. Poe

Lettre d'Edgar Allan Poe à John Allan, 20 mars 1827:

Richmond, Mardi
Monsieur,

Pourriez-vous avoir la générosité de m'envoyer ma malle avec mes effets personnels au plus vite ? Je vous ai écrit hier pour vous expliquer les raisons de mon départ. Je suppose que le fait que je

¹ Lit.: *Avec beaucoup de soucis et opprimé par la fatigue...* Extrait de l'un des premiers poèmes de Poe, sans doute composé en 1824, demeuré inédit de son vivant.

² Né à Boston en 1809 de David Poe Jr. et Elizabeth Arnold, deux acteurs de vaudeville, Edgar Poe perdit ses parents très tôt: son père abandonna sa famille pour des raisons inconnues et sa mère mourut quand il avait deux ans. Il fut recueilli par John et Frances Allan de Richmond, en Virginie, où il passa l'essentiel de sa jeunesse. Les lettres de Poe adressées à son père adoptif présentées dans ce chapitre sont authentiques.

n'ai reçu ni ma malle, ni une réponse à mon courrier, indique que vous n'avez pas reçu ce dernier. Je suis dans la plus grande nécessité, n'ayant pas mangé depuis hier matin. Je n'ai pas d'endroit où dormir et suis condamné à errer la nuit dans les rues. Je suis au bord de l'épuisement. Je vous supplie, si vous ne voulez pas voir se réaliser votre prédiction me concernant, de m'envoyer sans retard la malle contenant mes effets, et de me prêter — si vous ne voulez pas m'en faire cadeau — une somme d'argent suffisante pour défrayer le coût de mon voyage à Boston afin de me permettre de survivre jusqu'à ce que je trouve une situation. Je pars samedi. Vous pouvez m'écrire à la Court House Tavern, où vous pouvez aussi envoyer ma malle.

Sincères salutations, etc.,

Edgar A. Poe

P.S.: Je n'ai pas un centime en poche avec lequel acheter de quoi me nourrir.

Baltimore était, pour beaucoup de gens, comme une chandelle allumée pour un papillon de nuit, se dit Poe. Tous les ans, des foules entières s'y rendaient, attirées par cette ville comme un essaim par une flamme, motivées par la vague notion qu'ils pourraient y vivre mieux que partout ailleurs, puisque, comme beaucoup de gens se plaisaient à le dire, il suffisait d'espérer pour y voir ses souhaits se réaliser. La plupart de ceux qui venaient ainsi à Baltimore étaient, tout comme Poe, des jeunes hommes de bonne famille, sans occupation précise, partageant tous le même espoir sincère d'y réussir et de devenir enfin « quelqu'un ».

Hélas, rares étaient ceux qui avaient beaucoup d'argent à dépenser ; tous gravitaient donc naturellement autour du centre prolétaire de Baltimore, avec ses hôtels meublés à bas prix où se trouvaient les seules chambres qu'ils pouvaient se permettre de louer.

Ce matin-là, le jeune poète de dix-huit ans arpentaient les ruelles sordides de la ville. Il croisa une marmaille d'enfants sales jouant dans le caniveau ; les murs vétustes, gris et couverts de graisse, étouffaient leurs cris, comme si la rue elle-même cherchait à faire oublier ce petit moment de gaieté, car les bruits joyeux résonnaient rarement dans ce sinistre quartier. Matin et soir, on n'y entendait que les gémissements des travailleurs épuisés par un labeur sans fin et le grondement des roues des chariots. Un an auparavant, une colonie de mendiants aveugles avait trouvé abri dans ces sombres terriers, locataires d'un propriétaire à la jambe de bois, connu et craint de tous les enfants du quartier, dont l'ignorance crasse était telle qu'il ignorait même le fait que John Quincy Adams était alors Président des États-Unis .

Malgré la tristesse de ce sinistre quartier, auquel il s'était vite habitué, Poe était néanmoins de bonne humeur. Il avait l'apparence d'un beau jeune homme, grand et fort, débordant d'énergie. Son front large, ses cheveux noirs, ses yeux sombres, illuminés par une flamme intérieure, lui conféraient un charme bien particulier ; c'était un personnage insolite dans les entrailles grouillantes de cette ville. Sa joie était due au fait que son frère, Henry, l'avait informé d'une possible opportunité littéraire. Poe espérait qu'elle lui permettrait, ne serait-ce que temporairement, de rembourser ses dettes de jeu.

À la mort de leurs parents, Henry, ou, de son nom de baptême, William Henry Leonard, avait eu la chance — ou du moins Poe le croyait — de pouvoir rester avec leurs grands-parents. Lui, par contre, avait été adopté par l'abominable John Francis Allan, qui avait fait de son mieux pour séparer les deux garçons, en particulier en envoyant trois ans plus tôt une lettre à son frère, menaçant de divulguer un scandale imaginaire au sujet de leur mère.

Mais l'odieux Allan avait échoué dans ses efforts, et Poe avait quand même rencontré Henry à Richmond au cours de l'été 1825 ; il lui avait même présenté sa fiancée, Elmira. Leur aversion commune pour M. Allan n'avait, en fin de compte, servi qu'à rapprocher les deux frères.

À la mort de leur grand-père, neuf ans auparavant, Henry était allé vivre avec la famille Clemm. Puis, peu de temps après la visite d'Edgar, il s'était embarqué sur l'*USS Macedonian*. Poe se souvenait que son uniforme avait vivement impressionné Elmira. Henry avait ensuite visité l'Amérique du Sud.

Il venait juste de rentrer à Baltimore et, désireux de publier un compte rendu de ses voyages, avait pris contact avec un tout nouvel hebdomadaire baptisé, un peu prétentieusement, *The North American* — à ne pas confondre avec le prestigieux *North American Review* de Boston. Non seulement son rédacteur en chef avait accepté de publier les articles d'Henry, mais il avait offert à celui-ci un à-valoir modeste, mais réel. Selon Henry, il avait également exprimé son intérêt pour une nouvelle intitulée

The Pirate, inspirée à Poe par sa brève liaison avec Elmira et écrite en collaboration par les deux frères.

Encouragé par cette réaction positive, Poe avait très vite rassemblé la plupart de ses textes, en majorité des poèmes, et les avait mis en forme de son mieux. Il avait également sollicité l'aide de sa voisine pour nettoyer et repasser son costume froissé et avoir une chemise propre afin de faire bonne impression sur le rédacteur en chef du *North American*. Puis il s'était mis en route, une serviette de cuir noir sous le bras, remplie de pages couvertes de sa fine écriture.

Le printemps avait été précoce cette année-là. La journée s'annonçait belle. La température n'était ni trop chaude ni trop fraîche, même dans le centre-ville pourtant traversé de courants d'air. Poe eut l'impression que le vent lui-même le poussait en chemin, tant son humeur était joyeuse.

Lorsque le jeune écrivain fut enfin arrivé devant les locaux du *North American*, son enthousiasme retomba et il se sentit soudainement très nerveux. Que ferait-il s'il venait à être rejeté ?

Mieux vaut ne pas y penser, se dit-il. Après avoir dégluti, il poussa la lourde porte en bois de l'immeuble.

Le *North American* était situé au cinquième étage. Bien qu'il ne fasse pas chaud, Poe était en nage lorsqu'il eut fini de grimper l'escalier raide qui lui parut sans fin. Cette escalade n'avait pas amélioré son humeur. Il frappa un coup sec sur la porte du bureau du rédacteur en chef.

Une voix joviale l'invita à entrer. Après une brève hésitation, Poe obéit.

Le bureau était étonnamment chaotique ; des documents en tous genres étaient empilés sur toutes les surfaces libres, dissimulant un mobilier sombre, vétuste et massif. De derrière un bureau, une voix accueillit Poe. Il fallut au jeune homme une ou deux secondes pour localiser le propriétaire de la voix, caché derrière un tas de manuscrits.

— Êtes-vous bien Monsieur Alexandre Montrésor ? demanda Poe au rédacteur en chef.

C'était un gros homme courtaud, au visage joyeux et rubicond, quelque peu incongru : sa tête aurait été plus à sa place sur le corps d'un bébé satisfait que sur celui d'un homme adulte et responsable.

— C'est bien moi, en effet, mon jeune monsieur, répondit Montrésor. Je suis heureux que vous soyez venu me voir, Monsieur Poe.

— Comment connaissez-vous mon nom ? demanda le jeune écrivain, étonné.

— C'est très facile. Vous ressemblez à votre frère, Henry. Il m'avait prévenu que vous risquiez de me rendre visite.

Poe ne fut pas entièrement convaincu par cette explication, mais décida, vu les circonstances, de l'accepter sans poser de questions.

— Asseyez-vous, mon jeune monsieur, poursuivit Montrésor.

L'écrivain regarda autour de lui, confus. Il ne semblait pas y avoir un seul espace libre sur lequel il aurait pu s'asseoir, à moins de déplacer des piles de manuscrits, ce qui lui parut être une tâche herculéenne.

Montrésor, intrépide, eut moins de scrupules : il saisit l'une des piles et la posa sur le plancher, libérant une vieille chaise rembourrée, recouverte de velours gris, qui, à en juger par son état, avait dû souffrir sous le poids d'un grand nombre d'écrivains en herbe. Puis, d'un geste généreux de la main, il indiqua l'espace ainsi dégagé à son visiteur.

Poe accepta l'invitation et s'assit, conservant sa serviette sur ses genoux.

— Je suis venu vous voir, monsieur, dit-il en ouvrant son cartable, pour vous demander si vous seriez intéressé par certaines de mes autres œuvres...

— Voyons ce que vous avez là, déclara le bedonnant rédacteur en chef, qui se mit à lire les feuillets que Poe lui passait au fur et à mesure.

Pendant cette lecture, le jeune auteur se sentit soudain mal à l'aise, comme s'il était observé. Il détourna la tête et aperçut un grand corbeau noir qui le fixait à travers le verre sali de la fenêtre ; cela lui causa un frisson d'appréhension.

— Hmm... hmm... oui, en effet... très intéressant, marmonnait Montrésor, plus pour lui-même que pour Poe. Après plusieurs minutes, il leva les yeux, fixa son visiteur, et lut :

*"In visions of the dark night
I have dream'd of joy departed—
But a waking dream of life and light*

*Hath left me broken-hearted.*³

— J'aime beaucoup ce poème, mon jeune monsieur. C'est un peu classique, mais on peut y discerner un grand potentiel. Moi, quand j'avais votre âge, je rimais sur les nuages et les jonquilles. Mais, en tout état de cause, vous n'avez pas ici de quoi remplir le moindre petit volume ; j'ai besoin de davantage de poèmes. En avez-vous d'autres dans le même style ?

Poe ne pouvait en croire ses oreilles ; c'était le moment qu'il avait attendu toute sa vie.

— Vous voulez dire que vous êtes intéressé par mon travail ?

— N'est-ce pas ce que je viens de dire ? Oui, si vous pouvez me fournir plus de textes, je serai heureux d'éditer votre premier recueil.

— Bien sûr, j'en serais ravi... Seulement... Poe hésita avant de poursuivre avec embarras. ...Je suis un peu à court d'argent en ce moment... Je me demande si vous pourriez me verser ne serait-ce qu'une très petite avance ? Voyez-vous, je ne sais pas si je serai en mesure de payer mon loyer cette semaine, à moins de gagner rapidement un peu d'argent...

Montrésor mit ses mains à plat sur son bureau, le tapotant de ses doigts pendant qu'il réfléchissait.

— Une avance, hein ? Oui, bien sûr... Mais je ne sais pas... Vous êtes un auteur débutant... Notre magazine vient à peine de démarrer... Nos investisseurs sont, à juste titre, soucieux de ne pas jeter l'argent par les fenêtres... Et il y a les coûts de publicité...

Soudain, son visage s'éclaircit, comme si une idée lui avait traversé le cerveau.

— Et si je vous proposais de vous héberger et de vous nourrir gratuitement le temps que vous finissiez de préparer votre manuscrit, mon jeune monsieur ? Je possède une grande maison qui est inoccupée, à l'exception de moi-même et de ma pupille, Ligeia. Pour être franc, nous nous y sentons bien seuls la plupart du temps. Vous disposeriez de votre propre chambre et Ligeia est une excellente cuisinière. De fait, elle est souvent frustrée de voir que je suis seul à apprécier ses talents culinaires.

Poe demeura assis, silencieux, étonné par cette offre aussi généreuse qu'inattendue. Montrésor feignit de ne pas remarquer sa confusion et poursuivit :

— Oui, plus j'y pense, plus j'aime cette idée ! Vous serez ainsi dégagé de toutes les contingences matérielles et vous aurez la liberté de vous consacrer entièrement à votre poésie. Quant à Ligeia, celui lui fera du bien d'être aux petits soins pour quelqu'un d'autre que moi-même. C'est tout décidé ! Vous viendrez ce soir même !

— Monsieur, êtes-vous bien certain ?... Je ne sais quoi dire tellement je vous suis reconnaissant... C'est beaucoup plus que je n'aurais jamais osé espérer...

— Allons donc, mon jeune monsieur ! C'est une excellente occasion. Vous pourrez ainsi profiter de la compagnie de Ligeia dans les moments où vous n'êtes pas occupé à écrire un nouveau poème pour notre petit projet... À ce propos, avez-vous songé à un titre ?

— Eh bien, j'avais pensé que le titre du poème qui a retenu votre attention, *Un Rêve*...

— Non, non, cela ne conviendra pas du tout ! Il faut un titre frappant, qui attire l'attention du lecteur. Permettez-moi de feuilleter vos œuvres une minute... Voilà ! Celui-là fera très bien l'affaire : *Tamerlane*. C'est un nom étrange, captivant... Oui, oui, ce sera un excellent titre ! Maintenant, dois-je vous faire envoyer un cabriolet pour vous aider à transporter vos effets à la maison ?

— Hélas, Monsieur, je n'ai que très peu de bagages. Je peux facilement les emmener avec moi à pied.

Montrésor écrivit alors rapidement une adresse sur un bout de papier froissé, qu'il remit à Poe.

— Dans ce cas, dépêchez-vous et tâchez d'être chez nous à l'heure du dîner. Je vais faire dire à Ligeia de préparer une chambre pour vous. Oh ! elle en sera ravie, je vous le promets !

Sur ces mots, le rondouillard éditeur bondit sur ses pieds, qui étaient étonnamment petits pour un homme de sa stature, et se fraya un chemin vers la porte à travers les piles de manuscrits qui encombraient la pièce, poussant son jeune visiteur devant lui.

— Nous allons passer un très bon moment ensemble, mon jeune monsieur, un excellent moment, croyez-moi !

³ Ce poème, rédigé en 1827, dont aucun manuscrit original n'a survécu, fut publié par Poe dans *Tamerlane* en 1927, puis dans une forme légèrement différente, sous le titre *A Dream* [Un Rêve] dans *Al Aaraaf* en 1829.

Pendant que la porte se refermait derrière lui, Poe fut tenté de se pincer pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. La proposition de Montrésor avait écarté, du moins temporairement, l'effrayante perspective de se retrouver à la rue du jour au lendemain.

Poe s'était déjà senti plein d'optimisme en se rendant à son rendez-vous au *North American* ; mais en retournant vers la misérable chambre meublée qui lui servait d'abri, le jeune poète se crut porté aux nues. Il ne lui fallut que quelques instants pour ramasser ses maigres effets avant de retrouver les rues sordides de Baltimore.

Sur un arbre proche, un corbeau secoua ses plumes, agita plusieurs fois la tête, puis s'envola dans le ciel balayé par le vent.